

il n'est donné à personne de vivre partout¹

une nouvelle nourriture, un nouveau soleil, un nouvel avenir

Si la question du *comment* vivre est à coup sûr, et de toujours, celle qui se pose au philosophe, Nietzsche est sans doute le penseur qui l'aura décisivement assortie de son autre, voire de son revers, qui consiste à se demander *où*, c'est-à-dire en quels lieux et au nom de quoi, il est permis d'expérimenter une vie qui s'avère digne d'être vécue. Question urgente, cruciale, sans compromis possible. Car il va de soi que la différer équivaut à se résoudre à vivre n'importe où, à se satisfaire en quelque sorte et en tous sens du *lieu commun*, et condamne aussitôt à vivre autrement qu'à sa guise, par conséquent n'importe comment.

Considérer en revanche ce qui importe sous ce rapport change la donne. Il s'agit dans ce cas de distinguer une fois pour toutes les conditions effectives d'une vie souhaitable, conforme à « ce que nous sommes et ce que nous voulons² ». De reconnaître donc, et de s'employer à gagner ce que Nietzsche, tenant pour essentielle la « hiérarchie des types de vie³ », énonçait en ces termes : « Du calme, de la grandeur, du soleil, — ces trois choses embrassent tout ce que le penseur désire et réclame aussi à lui-même : ses espérances et ses devoirs, ses ambitions dans le domaine intellectuel et moral, voire dans son style de vie quotidien, et même pour ce qui est du paysage et de sa résidence⁴. »

Calme, grandeur et soleil, voici posés en pleine lumière les éléments de cette « grande *trinité de la joie*⁵ » qui seule autorise l'élévation et l'apaisement propices aux pensées qui « éclairent⁶ ». Nietzsche sut néanmoins très tôt qu'il ne les trouverait pas sous le ciel natal. Trop septentrional, « diaphane », brumeux, trop invariant. À cet égard, il aurait pu faire siens les mots de Goethe se jugeant lui-même sans complaisance dans son *Voyage en Italie* : « Pauvre habitant du Nord que je suis », après avoir noté, comme en hommage à la sagesse antique : « J'ai hâte de trouver des raisins et des figues. C'est tout de même une autre façon d'être ».

Aspirer à « une autre façon d'être », voir dans les fruits cueillis, dans la grâce de leur maturation, la donnée empirique de la joie, tout est là. Suivant l'exemple des épicuriens, il fallait donc se rendre « indépendant des opinions régnantes » en s'élevant « au-dessus de celles-ci⁷ », rompre par conséquent certaines amarres pour s'orienter à nouveaux frais, sans tergiverser, s'enlever à tout ce qui était son 'jusqu'alors', soucis, amis, lettres, devoirs, sottises et tourments de la mémoire, pour [...] apprendre à tendre ses mains et ses sens vers une nouvelle nourriture, un nouveau soleil, un nouvel avenir⁸ ». Conscient de ce qui l'attendait, Nietzsche sut le départ inéluctable, et avec lui une vie pensive faite de voyages et d'errance, d'excursions, de vagabondage, autant de choses qu'allait rendre plus nécessaires encore, en 1876, le suspens de ses fonctions d'enseignement à Bâle.

*

Désirer le site adéquat, y aller, impliquait le déplacement, fût-il malaisé ou pénible souvent, que ce soit par bateau, en train ou en calèche. Sans oublier, une fois sur place, au mépris de toute sédentarité, ces longues heures de marche solitaire sur les chemins, les routes, dans les campagnes ou dans les rues. Or chez Nietzsche, ce désir-là, celui de s'envoler comme l'eût fait un « aéronaute de l'esprit⁹ » avant de s'établir ici ou là, d'arpenter une ville, de gravir une colline ou de longer le littoral, enveloppait aussi et surtout, sous réserve d'une évaluation *in situ*, la prise en compte, plus ou moins fiable, des particularités géographiques et climatiques des lieux. Sauf à s'annuler elle-même, l'affirmation d'un « esprit libre » incitait en effet à la découverte d'un site, d'une région avec lesquels pouvoir composer et, *a contrario*, au refus intransigeant de certaines atmosphères jugées comme inappropriées, voire néfastes.

Une sensibilité extrême aux conditions et aléas météorologiques ne laissait en tout cas guère de latitude quand l'état de santé d'un homme tel que lui exigeait sans délai de choisir. Vivre et penser en dépendaient. Où qu'il eût à séjourner et quelles que fussent les circonstances, chaque fois se relançait une dialectique aux termes souvent indécidables entre santé et maladie, convalescence et guérison. Se succédaient ainsi des phases de rémission aussi inattendues que provisoires et des rechutes inéluctables : « mon état connaît toujours des hauts et des bas et fluctue, je m'efforce toujours de le rendre strictement régulier, égal d'un jour sur l'autre — mais ma nature semble vouloir

précisément le contraire : ce qui hier lui faisait du bien ne lui en fait pas aujourd'hui ; il faut une surveillance risible, pourtant à chaque instant on manque quelque chose qu'on doit à grand peine recommencer¹⁰ ». De sorte qu'en des termes quasiment reconduits, se posait constamment à Nietzsche, presque fatalement, la question de devoir quitter sans tarder les lieux ou celle d'y rester.

Car on le sait, il eut à supporter sa vie durant et de façon chronique toutes sortes de maux, parmi lesquels d'atroces migraines et de vives douleurs ophtalmiques. Plus d'une fois, la correspondance en témoigne, les unes comme les autres le laissèrent dans une terrible situation de détresse : « je suis une bête martyrisée, avide d'un peu de répit dans sa souffrance¹¹ » ; « je suis continuellement malade. Temps d'hiver. Il neige. Incroyable comme un ciel couvert agit sur moi¹² » ; « depuis notre dernier échange de lettres et de cartes, tous les maux et toutes les misères se sont abattus sur moi, à tel point que je n'ai guère souvenir d'une pire époque, j'ai souffert comme un ours enchaîné¹³ ».

Qu'un « temps d'hiver », qu'un « ciel couvert » puissent agir sur quelqu'un au point de le rendre malade, voilà un fait qu'il faut prendre très au sérieux. Et rappeler, afin de le comprendre, que pour Nietzsche, la subjectivité n'est rien sinon une affaire de forces qui s'affectent elles-mêmes dans le rapport qu'elles instaurent et entretiennent avec d'autres forces. Une affaire d'ordre physiologique donnant lieu à une intrigue métabolique infiniment subtile, laquelle suppose, selon les cas, une composition, une domination, une sujétion parfois, vis-à-vis d'un dehors

éprouvé qualitativement. Partant, si pour Nietzsche la quête de l'endroit convenable, celui d'une guérison ou d'un accommodement avec la maladie, devait systématiquement tenir compte des contingences topographiques et climatiques, c'est qu'elle se soutenait d'une conviction : produit d'un rapport de forces et foyer vivant d'interprétations, le corps est en même temps le vecteur de l'activité intellectuelle, le tout procédant d'une transaction avec un milieu donné, avec l'idiosyncrasie du *lieu* trouvé où se trouvent associés une configuration physique, une météorologie et, conséquemment, des comportements et des usages qu'ont fixés un héritage de pratiques, des manières d'être et de sentir, de jouir et de pâtir, et qu'en son ordre exemplifient, sans qu'on y pense, des goûts et des coutumes alimentaires. Incombe du coup aux forces inhérentes au corps d'agir, sinon de réagir, lors de la rencontre avec cet ensemble complexe, puisque, comme le précise Deleuze, « toute force est en rapport avec d'autres, soit pour obéir, soit pour commander », et que « ce qui définit un corps est ce rapport entre des forces dominantes et des forces dominées. Tout rapport de forces constitue un corps : chimique, biologique, social, politique¹⁴ ». Une telle conception du corps appelle symétriquement une refonte de la catégorie d'*esprit*, qu'une tradition philosophique idéaliste s'était obstinément employée à survaloriser en la séparant de celle de *corps*, ce que Nietzsche conteste avec vigueur : « le rythme des échanges physiologiques est en rapport direct avec l'agilité ou l'engourdissement des organes de l'esprit; l'« esprit » lui-même n'est, au fond, qu'une des formes de ces échanges¹⁵ »; entendons

là que *l'esprit* n'est en somme rien moins que « la gestuelle du corps¹⁶ ».

Aller mieux supposait donc d'avoir en point de mire cette vérité fondamentale qu'énonce le *Zarathoustra* : « Je suis corps de part en part, et rien hors cela¹⁷ ». Et gagner le « Midi » fournissait le moyen de connaître pour de bon, c'est-à-dire physiologiquement et pulsionnellement, le « moment de l'ombre la plus courte » pour en finir avec « l'erreur la plus longue¹⁸ ».

Étrangement, la première tentative ne fut ni concluante ni seulement plaisante. Venant de quitter Splügen, un village des Grisons, et sitôt arrivé à Bergame en octobre 1872, Nietzsche ressentit, face aux peintures qu'il y vit, une soudaine et violente aversion pour l'Italie. Quatre ans allaient donc devoir s'écouler avant qu'il y revienne et que débute une longue fréquentation de ce pays, certes discontinuée mais tout entière soumise à l'attraction pour « l'Innocence du Midi¹⁹ ».

la mer très sombre et au fond, le Vésuve

Du point de vue de son aventure intellectuelle, 1876 s'annonce comme une année déterminante. Malade depuis janvier, Nietzsche vient d'obtenir une année sabbatique de l'université de Bâle où depuis 1869 il enseigne la philologie, lorsqu'il reçoit de la part de Malwida von Meysenbug une invitation à séjourner en Italie. Ayant d'abord envisagé Fano, ville des Marches bordant l'Adriatique, cette grande dame, schopenhauerienne et

amie de Wagner, qui a lu et admire l'auteur de *La Naissance de la tragédie*, s'inquiète de son état et lui suggère finalement de venir à Sorrente, au sud de la baie de Naples, avec en guise de vis-à-vis l'île somptueuse de Capri. Nietzsche accepte cette proposition. Il le fait d'autant plus volontiers qu'il a formé le projet de fonder un jour, comme « à l'écart du monde », une petite communauté dont la vie serait scandée par l'étude, la promenade et la conversation entre amis philosophes. Parti de Gênes avec Paul Rée sur un navire qui les conduit à Naples, *via* une escale à Livourne et une brève excursion à Pise, Nietzsche arrive le 27 octobre 1876 à la Villa Rubinacci, une « pension allemande » située *via* Chiatamone, légèrement en retrait de la ville de Sorrente.

Cette fois le Sud semble prêt à tenir ses promesses : « Sorrente et Naples sont belles, on n'exagère pas. Ici, c'est un mélange d'air de montagne et d'air marin. C'est vraiment bien-faisant pour les yeux; face à ma terrasse, en contrebas, j'ai un grand parc vert (qui reste vert même en hiver), puis la mer très sombre et au fond, le Vésuve²⁰. » Ses bagages déposés, dans cette même lettre qu'il adresse à sa mère, Nietzsche décrit le logement qu'on lui a préparé : « je dispose d'une très grande chambre, au plafond très haut et devant, d'une terrasse » et, après un premier bain de mer, parle de ce lieu comme d'« une nouvelle patrie ».

Les jours et les semaines de ce qui ressemble à une *vita nova* semblent devoir se passer ainsi, simplement, en compagnie de Malwida, de Paul Rée, jeune philosophe à l'époque, et d'Albert Brenner, un étudiant à la santé plus que fragile. Dans la réconfortante clarté sorrentine, tout est réglé en vertu d'un rituel

qu'on imagine consenti librement. Levé tôt, chacun consacre la matinée à la poursuite de son travail personnel — Rée s'attelle à la rédaction d'un essai, Brenner à celle d'une nouvelle, Malwida von Meysenbug écrit un roman tandis que Nietzsche s'emploie à composer ce qui sera réuni ultérieurement dans *Humain, trop humain* : « Mes idées sur l'origine de nos préjugés moraux — car tel est le sujet de cette œuvre de polémique —, écrira-t-il plus tard, ont trouvé leur première expression laconique et provisoire, dans ce recueil d'aphorismes qui porte le titre : *Humain, trop humain. Un livre pour les esprits libres*. J'ai commencé à l'écrire à Sorrente, au cours d'un hiver où il me fut donné de m'arrêter, comme s'arrête le voyageur, pour embrasser d'un coup d'œil tout ce pays vaste et dangereux, parcouru par mon esprit²¹ ». Comment ne pas voir que le pays qu'évoque Nietzsche ici s'accommode d'autant mieux de l'aspect de prime abord idyllique de Sorrente qu'une exigence spirituelle s'en nourrit, visant en son ordre d'autres perspectives redoutables, pour mieux s'en démarquer ? Quoi qu'il en soit, existence et pensée suivent leur cours dans la tranquillité de la Villa, prenant résolument chez Nietzsche le tour de « l'histoire d'une maladie et d'une guérison²² ».

Si les débuts de journée sont studieux, on réserve les après-midis aux promenades ou aux excursions touristiques dans les environs — Naples, Castellamare di Stabia, Meta, Vico Equense, Massa Lubrense, Sant'Agata sui Due Golfi, Capri, Pompéi —, le plus souvent en cheminant, seul ou accompagné, au beau milieu des « orangers, cyprès, figuiers, ainsi que des

grappes de raisin en guirlandes » comme l'écrit Brenner à sa famille, quand ce n'est pas à longer la côte en barque pour aller visiter de « belles grottes²³ ». Le soir venu, près de la cheminée, Malwida, Rée, Brenner et Nietzsche se retrouvent et devisent. Ils débattent et tour à tour se lisent à haute voix des passages d'ouvrages de littérature, de philosophie ou d'Histoire. Sous le plafond de ce salon paisible résonnent les mots de Thucydide, d'Hérodote, de Platon (les *Lois*), de l'historien Burckhardt, des « moralistes français » — Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues —, ceux de Stendhal, Daudet, Renan, Herzen, du *Zadig* de Voltaire, de Calderón, Lope de Vega, Cervantès et de l'Évangile de Matthieu, comme autant de suggestions stimulantes et de semences d'idées. Parmi elles, celle d'un « cloître moderne » s'esquisse peu à peu.

N'étaient d'inévitables moments de souffrance, ce début de séjour confirme chez Nietzsche une pensée naguère entrevue. La vie heureuse, menée avec des « esprits libres », ainsi qu'il le confie à Louise Ott, est non seulement désirable mais possible : « Dans notre petit cercle, il y a beaucoup de réflexion, d'amitié, de méditation, d'espérance, bref, tout un pan de bonheur ; malgré les douleurs nombreuses et mon état de santé aux sombres perspectives, c'est ce que je ressens. Il se peut qu'existe au monde un bonheur un peu plus grand, mais en attendant je souhaite de tout cœur à tous les humains qu'il en aille pour eux comme pour moi : ils peuvent d'ores et déjà s'en satisfaire²⁴ ». Vivre de la sorte, comme sur les marges du monde et entouré de quelques amis, n'est évidemment pas sans faire songer aux recommandations

d'Épicure que Nietzsche salua plus d'une fois : « Pareil bonheur, seul quelqu'un qui souffre sans cesse a pu l'inventer, le bonheur d'un œil au regard de qui la mer de l'existence s'est apaisée, et qui n'arrive à se repaître assez du spectacle de sa surface et de cet épiderme océanien bigarré, délicat et frissonnant : il n'y eut jamais auparavant pareille modestie de la volupté²⁵ ».

Tout ce « pan de bonheur » est néanmoins altéré par la dégradation de la relation de Nietzsche avec Wagner. Il se trouve que depuis le 5 octobre ce dernier s'est installé lui aussi à Sorrente. Logé en famille à l'hôtel Vittoria, il se repose après la première édition du Festival de Bayreuth. Wagner en est revenu assez amer car l'événement n'a pas été à la hauteur de ses espoirs. De son côté, Nietzsche n'en est pas plus satisfait, bien au contraire. Sa déception est flagrante, « sans bornes²⁶ », et consomme l'éloignement déjà en cours avant la rupture à venir. « De partisan inconditionnel que j'étais, écrit-il à Mathilde Maier le 16 août 1876, j'en suis devenu un partisan conditionnel ». Le 2 novembre 1876, Nietzsche rend de nouveau visite à Wagner²⁷; ce sera la dernière fois qu'ils se verront. Après l'amitié profonde qui l'a uni au musicien, voici que s'annonce le moment de l'affranchissement vis-à-vis du maître. La préface d'*Humain, trop humain* permet à cet égard de mettre au jour le différend insurmontable que Nietzsche repère à l'endroit du compositeur lorsqu'il évoque son « romantisme incurable », concédant dans la foulée s'être lui-même abusé d'avoir cru voir dans cette œuvre « un commencement et non une fin²⁸ ». En musique comme ailleurs, tout est affaire de *climat*, et Wagner

est irrémédiablement trop allemand. Pire, son œuvre « flatte toute espèce de christianisme, toute expression religieuse de la *décadence*²⁹ ». Ce sera finalement chez Bizet que Nietzsche reconnaîtra la « sensibilité qui jusqu'à présent n'avait pas trouvé d'expression dans la musique de l'Europe civilisée, — je veux dire cette sensibilité méridionale, cuivrée, ardente...³⁰ »

un homme qui aime le Sud comme je l'aime

Nietzsche quitte Sorrente le 7 mai 1877. Malgré un état de santé toujours préoccupant, le séjour a été profitable. Les « positions métaphysico-esthétiques³¹ » présentes dans ses précédents ouvrages sont maintenant abandonnées au bénéfice d'une pensée attisée par « une curiosité qui prend feu et flamme dans tous les sens, véhémence, dangereuse, un désir de monde vierge³² ». Ces quelques mois n'ont pourtant pas abouti à l'établissement du « couvent des esprits libres (aussi nommé cloître moderne, *université libre*) » évoqué dans un courrier envoyé en janvier à sa mère³³. Mais à vrai dire, qu'aurait-on pu espérer sous une appellation aussi ambitieuse ? Peut-être seulement la prolongation et l'amplification de ce que la vie de cette petite communauté avait laissé pressentir : l'instauration d'une école d'un nouveau genre qui se serait donné comme vocation d'éduquer les éducateurs eux-mêmes. Magnifique projet ! Cela ne se fit pas et le départ de la villa Rubinacci signa la fin de cette utopie.

Qu'importe, pour l'essentiel, l'expérience sorrentine fut plus que décisive. Le Midi était à présent ce qu'il fallait à Nietzsche pour aller mieux, c'est-à-dire pour pouvoir intégrer la souffrance au procès de l'existence et parvenir ainsi à ce qu'il allait nommer la « *grande santé*³⁴ », seul antidote contre cette « *grande maladie*³⁵ » qu'est le dégoût pour la vie : « Un homme qui aime le Sud comme je l'aime, comme une grande école de guérison de l'esprit et des sens, comme une irrésistible plénitude solaire qui vient éclairer toute chose [...] un méridional de cette espèce, méridional de *croyance* et non d'origine, s'il lui arrive de rêver à l'avenir de la musique et au moyen de la libérer de l'emprise du nord, entendra en lui les premiers accents d'une musique plus profonde, plus puissante, plus cruelle peut-être et plus secrète³⁶ ». La reprise de son activité de professeur à Bâle s'étant finalement avérée insupportable, Nietzsche se voit contraint de donner sa démission en 1879. Débute alors la vie d'un voyageur ayant pour horizon le sud de l'Europe et pour souci majeur, chez cet homme devenu « médecin et patient en une seule personne³⁷ », celui de s'imposer « de force un *climat de l'âme* radicalement différent et vierge³⁸ ».

*

Après ces mois passés à Sorrente, entre octobre 1876 et mai 1877, et un hiver sinistre et douloureux à Naumbourg, « le plus pauvre en soleil de toute ma vie³⁹ », auprès de sa mère qui le soigne, Nietzsche prend la décision d'aller à Venise, à l'invitation

insistante d'Heinrich Köselitz (Peter Gast) qui y vit. De 1880 à 1887, il s'y rendra à cinq reprises. Lors du premier séjour, arrivé le 13 mars 1880 en fin de journée, Nietzsche s'installe provisoirement Casa Fumagalli, non loin du théâtre de la Fenice. Il s'y trouve bien, se réjouit au passage de pouvoir profiter d'un poêle qui réchauffe l'appartement en ce printemps qui tarde à s'imposer : « La place Saint-Marc est tout près. Hier il faisait beau mais froid, néanmoins l'après-midi j'ai pu boire un café en plein air en écoutant de la musique, tout était orné de drapeaux, et les pigeons de Saint-Marc volaient paisiblement aux alentours⁴⁰ ».

On pourrait certes s'en étonner mais ce ne sont pas les jeux de lumière sur la lagune et les canaux ni les couleurs de cette « ville-île », selon le mot de Goethe, pas même les chefs-d'œuvre sans nombre qu'on peut y contempler qui satisfont l'arpenteur des *calli*. Lui importent avant tout, car il marche et voit mal, la régularité du sol et la qualité de l'ombre : « Rien que des ruelles ombragées avec un pavement dur très lisse⁴¹ ». Ayant depuis peu changé d'adresse, il confie à Franz Overbeck ne pas savoir encore « quel effet produit Venise, peut-être meilleur que prévu. En attendant, cela commence avec une très méchante crise. Aujourd'hui j'emménage dans un logement que j'ai trouvé moi-même, et qui, répondant à mes besoins, ne se trouve pas dans les étroites lagunes mais en un lieu ouvert comme en mer, avec vue sur l'île des morts, Venise a le meilleur pavement et de l'ombre comme en forêt : et en plus, pas de poussière. Le temps est clair⁴² ». Nietzsche habite maintenant Corte Berlendis, à proximité du Ponte dei Medicanti. De sa fenêtre il peut voir les

sombres alignements de cyprès qui bordent les allées du cimetière de l'île San Michele.

En acceptant l'invitation de Köselitz de venir à Venise — un rêve de jeunesse — et de la découvrir en compagnie d'un ami fidèle, Nietzsche mise sur une amélioration de sa santé. Malgré le froid et la pluie, les choses semblent bien engagées : « Mon logement continue de faire ses preuves, et cela par le temps le plus épouvantable. Je dors mieux que nulle part ailleurs. La porte de ma chambre fait 9 pieds. Un paravent de couleur verte, à 8 pans, rend mon immense chambre plus agréable à habiter⁴³ ». Venise, qui a quelque chose d'une cité mélancolique à plus d'un titre, n'est certes pas sans émousser la force vitale, mais dès les premières heures du jour, quand le temps le permet, Nietzsche continue d'en goûter la sereine beauté :

Les pigeons de Saint-Marc, je les revois :
Silencieuse est la place, le matin s'y repose,
Par la douce fraîcheur, oisif, j'envoie mes chants,
Comme autant de pigeons dans l'azur,
Puis les rappelle à moi
Pour accrocher une nouvelle rime à leur plumage —
Ma chance, ma chance⁴⁴!

à quel point la solitude me fait du bien

On a mentionné maintes fois, parfois jusqu'au cliché, l'état de grande solitude que Nietzsche connut tout au long de son

existence. Exempt de ce qu'une sociabilité ordinaire suppose, logeant tantôt ici et tantôt là, l'errant qu'il ne cessa d'être en vint pourtant à désigner les lieux qu'il occupait ainsi, au gré de ses déplacements, comme autant de refuges bénéfiques. Tant et si bien que cette solitude prit moins l'allure d'un lot, témoin d'adversité, que d'un trait de son génie : « Je ne saurais dire à quel point la solitude me fait du bien ! N'allez pas croire que mon amour pour vous s'en trouve diminué ! Aidez-moi bien plutôt à maintenir caché mon ermitage : ce n'est qu'ainsi que je peux être rentable à moi-même, dans tous les sens du terme (et finalement peut-être aussi me rendre utile aux autres)⁴⁵ » ; tout se passant comme si ce genre de vie relevait d'une nécessité garantissant l'accomplissement de son destin.

Bien qu'issue d'un choix assumé, cette solitude, qui s'examine et s'interroge elle-même, doit souvent faire l'objet d'une conquête. Elle est en outre à ce point singulière et paradoxale que l'amitié, qu'en droit elle pourrait exclure, ne semble cependant pas en faire les frais : « A : Mais pourquoi cette solitude ? — B : Je n'en veux à personne. Mais seul, me semble-t-il, je vois mes amis d'une façon plus nette et plus belle que lorsque je suis avec eux⁴⁶ ». Curieux ami, serait-on malgré tout tenté de penser, qu'un homme ainsi fait qu'il se garde farouchement de toute proximité. C'est que, loin de se résumer à un affect trivial, l'expérience de l'amitié relève pour Nietzsche d'un exercice délicat consistant à se tenir constamment sur le fil. Elle est à l'évidence ce qu'il désire contre l'isolement et ce dont il jouit lorsqu'elle advient. Pour autant, comment ne verrait-il pas qu'elle peut sans

crier gare menacer l'intégrité de son aventure individuelle ? De sorte que, fondée sur l'estime partagée et la bienveillance, elle requiert pour durer, selon lui, la pudeur, la maîtrise de soi, la distance, parfois la dureté, qui sont autant d'attestations d'indépendance réelle.

À Gênes, par exemple, Nietzsche refuse de divulguer son adresse, sinon à quelques correspondants privilégiés, et réclame de ces derniers de garder le secret : « Ne dévoilez à personne que je suis et resterai à Gênes ; dites, je vous prie, si l'occasion se présente, que je suis à San Remo. Je veux me construire sous les combles l'existence la plus clandestine qui soit (j'en suis déjà à mon quatrième logis)⁴⁷ ». Le propre d'une telle attitude, ainsi que l'a montré Badiou, rapprochant au passage la position anti-philosophique de Nietzsche de celle de Wittgenstein, conduit à instituer et à revendiquer de façon héroïque la condition de solitude — une forme de « sainteté » — tout en affirmant en même temps, « dans le propos d'exister », la volonté de la *montrer*⁴⁸. Comme si, en exposant aux yeux de tous la radicalité de son exigence, ce désir de solitude devenait *ipso facto* intelligible et nécessaire pour soi, notamment dans ses effets produits sur l'acte de penser.

Vivre incognito permet ainsi à Nietzsche d'expérimenter jour après jour les attendus pratiques de son retrait volontaire, de s'y exercer avec résolution, d'y convoquer et d'y sentir de nouveaux modes de pensée, conformément à l'idéal d'un « esprit libre » : « Solitude, sévérité envers nous-mêmes face à notre propre tribunal, et nous n'écoutons plus personne, ni modèles ni

maîtres ! Une vie qui est, sera conforme à notre vœu le plus intime, une activité sans hâte, nulle conscience étrangère au-dessus de nous et de nos actes⁴⁹ ! » Soit, mais il est certain que cette résolution altière n'aurait pu s'affirmer sans être par ailleurs assurée de liens amicaux d'autant plus solides qu'ils perduraient à la faveur, une fois de plus, d'une distance maintenue : « Gardez-moi votre amitié dans la nouvelle décennie — je crains d'être à la fin de celle-ci encore plus solitaire que je ne le suis maintenant (je le crains et en suis pour l'heure presque fier !) Mais il faut que vous me demeuriez, et je veux vous demeurer⁵⁰ ! » Une attitude que son ami Overbeck analysera à son tour en relevant finement son ambivalence native : « Nietzsche était loin d'être aussi seul qu'il le pensait ; il ne fut pas vraiment un solitaire, mais il affectait la solitude ou s'y complaisait et voulait être un solitaire⁵¹ ».

*

C'est précisément grâce ou à cause de cette solitude sur le rivage ligure que Nietzsche se met à rédiger les aphorismes qui seront réunis et publiés en 1881 dans *Aurore*⁵². La douleur et la fatigue n'ont pas cessé, pourtant cette œuvre reflète « la parfaite sérénité, la gaieté, voire l'exubérance de l'esprit⁵³ ». Un peu comme si la puissance spirituelle était proportionnée à l'intensité des troubles et des souffrances. Ou comme si la maladie elle-même se mettait au service de la santé, preuve que « pour un être sain, la maladie peut [...] pousser énergiquement à vivre et à vivre plus⁵⁴ ». On n'est alors nullement surpris que Nietzsche

en vienne à dresser ce constat pour lui-même : « au milieu des tortures provoquées par un mal de tête qui dura trois jours sans répit, accompagné de vomissements de bile, je conservais pour la dialectique une lucidité parfaite et j'approfondissais posément des problèmes pour lesquels, en période normale, je manque de finesse, de sang-froid et des vertus de l'alpiniste⁵⁵ ».

S'interrogeant ultérieurement, Nietzsche remarquera que cette période génoise aura eu, parmi d'autres vertus, celle d'aiguiser son « instinct de la nuance » et sa « divination de psychologue⁵⁶ ». L'acte de penser est, dirait-on, devenu plus subtil. Il s'apparente par moments, et de plus en plus, à une saisie. Quasiment à un rapt. À l'occasion, il s'accorde à la perception d'un rythme et d'un phrasé nouveaux, à une captation légère, capable de renverser les perspectives. Face à la mer, l'incessante battue des vagues venant heurter la masse inerte des roches semble rendre d'autant plus effective, d'autant plus assurée et coupante la venue de l'idée : « il n'est presque pas une phrase de l'ouvrage qui n'ait été pensée et capturée dans le méli-mélo chaotique des rochers qui avoisinent Gênes, en cet endroit où je vivais seul, en confidences avec la mer⁵⁷ ». C'est que l'acte, ou le geste de penser procède toujours chez Nietzsche de la libre expérience d'un corps qui s'affecte et se pense lui-même au dehors. Le surgissement des idées coïncide alors, au détail près, avec le mouvement physique. On est ici bien loin du confort qu'affectionne l'intellectuel assigné à sa table, jaloux de la lueur blême de sa lampe et de la mollesse de son fauteuil. Pour prendre le risque de penser réellement, de briser les idoles « à coups de marteau »,

il faut, écrit Nietzsche, « rester assis le moins possible; ne se fier à aucune idée qui ne soit venue au grand air, dans le libre mouvement du corps — à aucune idée où les muscles n'aient été aussi de la fête. Tous les préjugés viennent des intestins. Le cul-de-plomb, je le répète, c'est le vrai péché contre l'esprit⁵⁸ ».

la cuisine génoise est faite pour moi

Après l'expérience de Sorrente, vivre à Gênes convient à Nietzsche quand le souvenir de Venise, encore vif, reste entaché par un défaut rédhibitoire : les longues marches en pleine nature dont il a besoin sont quasiment impossibles dans cette ville⁵⁹. Nietzsche est en effet un grand marcheur, un arpenteur des paysages; ceux qui façonnent la surface de la Terre : ceux qu'une pensée en acte met au jour pas à pas. Chez lui, cette activité physique relève aussi bien d'une expérience spirituelle — « seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur⁶⁰ », écrira-t-il — qu'elle fournit un moyen de tolérer la souffrance qu'il lui faut par ailleurs endurer : « Je suis au moins huit heures par jour sur les chemins : c'est à ce prix que je supporte la vie⁶¹ ». Par la marche, Nietzsche accède à l'apaisement et au calme que procurent alternativement les distances parcourues et les moments de contemplation. Or il se trouve qu'à Gênes, sans devoir cheminer bien longtemps, on dirait qu'une infinité d'échantillons⁶² du monde attendent sa visite. Des lieux discrets, charmants et bienveillants, témoins de l'exubérance souveraine

de la nature : « Tout près se trouve un jardin ravissant, qui reste ouvert, avec des sortes d'arbres d'un vert puissant (en hiver aussi), des chutes d'eau, des bêtes sauvages et des oiseaux, et des points de vue magnifiques sur la mer et les montagnes, tout cela dans un très petit espace⁶³ ». En outre, observe-t-il, cette « grande ville marine en mouvement, où accostent chaque année plus de 10 000 navires m'apporte calme et proximité à moi-même. Et avec cela, des combles et un lit excellent : nourriture simple et saine (j'ai tout simplifié), air marin indispensable à ma tête ; des chemins avec un pavement splendide, et une chaleur très appréciable pour novembre⁶⁴ ! »

Il va de soi que réduites à l'essentiel, les conditions de vie dans la cité génoise sont assez spartiates. Frugalité et simplicité donnent parfois à la vie un goût âpre⁶⁵, mais sont de vrais atouts. Nietzsche trouve ici tout ce qu'il lui faut, notamment de quoi se nourrir selon son goût, son humeur et ses moyens, qui sont restreints. Comme on peut le lire dans *Ecce Homo*, la qualité du travail intellectuel procédant de l'équilibre physiologique, il est absurde de dissocier la question du lieu de résidence et du climat de celle de l'activité et du régime. Une fois de plus, tout est affaire d'« agilité ou d'engourdissement des organes de l'esprit⁶⁶ ». Or, sur ce plan, Gênes ne souffre aucun reproche. Nietzsche y travaille, y dort correctement, c'est en tout cas ce qu'il fait savoir à ses correspondants. Le reste du temps, il explore la ville dans ses moindres recoins, visite les endroits remarquables, sillonne la campagne environnante, marche à loisir en profitant à l'occasion des heures radieuses des fins de journée d'un automne clément :

Lettres d'Italie

L'orthographe des noms propres, parfois changeante,
ainsi que celle des mots en italien, est celle de Nietzsche.

La première occurrence des noms propres
suivis d'un astérisque renvoie à l'index, p. 233.

à Gustav Krug* à Naumbourg

Chiavenna, le 5 octobre 1872

Mon cher ami,

Ayant atterri à Chiavenna à la suite de circonstances singulières et désireux d'occuper agréablement l'heure qu'il me reste à passer dans un relais de poste, je songe à toi, avec la sensation d'avoir sur le cœur quelque chose de difficilement pardonnable. Est-il croyable que chez moi, sur mon piano, prêt à être envoyé, mais jamais envoyé, repose ton beau quatuor? Non, ce n'est pas croyable!

Mais à présent, sur les recommandations du serveur, je dois manger ma soupe.

Revigoré, je te déclare une fois encore que ce n'est pas croyable. Mais c'est vrai!

Je dois une fois de plus reprendre des forces. —

Ainsi je pensais, innocemment, te voir en octobre, t'entendre et me purifier grâce aux délices, partagés avec toi, que procure ta musique — mais on m'a fait atterrir à Chiavenna, où je me demande avec mélancolie ce que ta composition fait chez moi, sur mon piano désaccordé. Y est-elle mollement couchée? J'en doute. Se joue-t-elle elle-même? Question à ne pas poser. Mais je soupçonne que tu te languis d'elle et que tu me maudis.

Ah, je soupçonne aussi maintenant la source de ces mauvais tours météorologiques qui m'accompagnent et font vivre en moi, d'étape en étape, la question de Tristan :

« Pourquoi ce mien tourment? »

À présent, je le sais. L'éternel vent du sud est un Allemand du Nord masqué, envoyé sur le pôle Nord et arrivant ainsi d'en bas, une sorte de föhn, engendré à Naumbourg, *foenum Numburgense, species extraordinaria*.

Cette nuit, je vais longer le lac de Côme. Le clair de lune est-il au calendrier? Demain matin je serai pour quelques jours à Bergame. Quelques jours plus tard, à Brescia — ensuite la mélodie, en forme de canon, fera marche arrière, Bergame Lecco Chiavenna Splügen Coire Zurich Bâle.

Deux nobles villes italiennes, avec de magnifiques peintures vénitiennes et que j'ai choisies pour cela, Bergame et Brescia, Brescia et Bergame!

Entre-temps, près de Genève, on traduit avec une rage émouvante ma *Naissance de la tragédie* en français. Ma traductrice, la comtesse Diodati, a déjà traduit précédemment les écrits de Schumann en français et s'est donc suffisamment préparée à un travail aussi difficile¹. On prépare aussi à Florence une traduction italienne.

Avec ces traductions, j'espère apprendre moi-même les langues que j'honore. Car mon italien est mauvais.

C'est avec mon dernier soupir italien que je termine.

Adio amico!

Federigo

à Elisabeth Nietzsche* (carte postale)

Gênes, le 22 octobre 1876

Départ difficile de Bex, un peu mieux à Genève, à midi mangé à l'hôtel de la Poste. Brenner* est arrivé. Trajet de nuit par le Mont-Cenis, le jour suivant dans l'après-midi arrivée à Gênes avec un puissant mal de tête; tout de suite alité, vomissements et cela pendant 44 heures. Aujourd'hui dimanche, ça va mieux; je reviens d'un tour dans le port et en mer. Très belles sérénité et couleur du soir. Demain soir (lundi) départ en vapeur vers Naples, nous, les trois amis, avons choisi la voie maritime. Cordiales salutations à vous.

à Elisabeth Nietzsche, à Naumbourg

Sorrente, le 28 octobre 1876

Voilà, nous sommes à Sorrente! En tout, le voyage de Bex à ici nous a pris huit jours; à Gênes, j'ai été malade, de là il nous a fallu environ trois jours de traversée et figure-toi que nous avons réussi à éviter le mal de mer; je préfère encore cette façon de voyager à l'horreur des déplacements en train. Nous avons retrouvé Mlle de Meysenbug* dans un hôtel de Naples puis nous sommes partis ensemble hier vers la nouvelle patrie, Villa Rubinacci, Sorrente, *près de Naples*². Je dispose d'une très

grande chambre, au plafond très haut et devant, d'une terrasse. Je viens de prendre mon premier bain de mer. L'eau était, selon Rée, plus chaude que celle de la mer du Nord en juillet. Hier soir nous nous sommes rendus chez les Wagner* qui logent à 5 minutes de chez nous, à l'Hôtel Victoria, et qui vont rester encore tout le mois de novembre.

Sorrente et Naples sont belles, on n'exagère pas. Ici, c'est un mélange d'air de montagne et d'air marin. C'est vraiment bienfaisant pour les yeux; face à ma terrasse, en contrebas, j'ai un grand parc vert (qui reste vert même en hiver), puis la mer très sombre et au fond, le Vésuve.

Espérons.

Affectueusement et fidèlement,

votre F.

à Heinrich Köselitz*, à Bâle (carte postale)

Sorrente, le 14 novembre 1876

Cher ami Köselitz, mon salut le plus chaleureux, la journée est bleue et chaude et, cet après-midi, nous avons l'intention de longer par la côte en barque autant de belles grottes qu'il nous sera possible — Avez-vous reçu de Madame Schwende les partitions rouges³ que je lui avais confiées pour vous? — Overbeck* m'a écrit que les deux amis sont de nouveau ensemble, félicitations.

— Je vis tout à fait à l'écart du « monde » : c'est ce qu'il y a de mieux pour nous tous, non ?

à Louise Ott à Paris

Sorrente près de Naples
Villa Rubinacci
16 décembre 1876

Ma très chère amie, j'espère que vous ne m'en voulez pas, bien que je vous doive depuis si longtemps des nouvelles de mon séjour et de mon état. Mais il en va de même pour tous mes amis, impossible de faire autrement — mes insupportables maux de tête, contre lesquels je n'ai trouvé aucun remède durable, me contraignent à un renoncement tacite au commerce de l'amitié. Ainsi aujourd'hui je fais seulement une exception à la règle tout en craignant d'avoir à le payer. Mais j'aimerais vraiment avoir de vos nouvelles, si possible de manière détaillée — faites-moi ce cadeau pour Noël. La traduction en français de mon écrit sur R. Wagner sera en cours et, je l'espère, vous parviendra à Noël — une petite avance, à l'image de cette lettre, pour obtenir de vous quelques lignes ; non, bien plus que quelques-unes.

Dans notre petit cercle, il y a beaucoup de réflexion, d'amitié, de méditation, d'espérance, bref, tout un pan de bonheur ; malgré les douleurs nombreuses et mon état de santé aux sombres

perspectives, c'est ce que je ressens. Il se peut qu'existe au monde un bonheur un peu plus grand, mais en attendant je souhaite de tout cœur à tous les humains qu'il en aille pour eux comme pour moi : ils peuvent d'ores et déjà s'en satisfaire.

M'est venu à l'idée récemment que vous, mon amie, devriez écrire un petit roman et me le donner à lire : on voit si bien ce que l'on a et ce que l'on souhaite de la vie et sans aucun doute n'en est-on pas plus malheureux — tel est l'effet de l'art. En tout cas, cela rend plus sage. — C'est peut-être un conseil absurde : dans ce cas, dites-moi que vous avez ri de moi ; j'aurai plaisir à l'entendre.

Salutations cordiales

Votre ami

F.N.

à Reinhardt von Seydlitz* à Davos

Sorrente près de Naples

Villa Rubinacci

Le 16 décembre 1876

Rien de plus, cher ami, qu'un signe pour vous dire que je pense toujours à vous chaleureusement, et surtout en formant les meilleurs vœux pour votre santé ; et aussi, que je n'ai pas encore abandonné tout espoir de vous accueillir ici à la belle saison

comme membre de notre petite communauté de Sorrente. Nous avons un temps si doux qu'un de mes amis se baigne presque chaque jour dans la mer; pour ma part, je grimpe dans les montagnes et cherche à échapper à mon mal de tête — jusqu'à présent, il est vrai, sans réel succès.

S'il faut être malade, qu'au moins ce soit dans une contrée et avec des amis tels que ceux que j'ai : et d'abord, telle notre excellente Mlle de Meysenbug, à la bienveillance maternelle, dont je vous ai déjà parlé dans mes lettres comme d'une âme véritablement belle. Les Wagner ont été quatorze jours avec nous. Il n'est pas impossible qu'ils dirigent leurs pas de nouveau vers le sud l'an prochain, à supposer — ce qu'il faut supposer, je le crains — que les festivals d'été de Bayreuth soient annulés : les nuages sont bien trop noirs et d'une teinte trop sinistre pour que l'art puisse dresser sa tente à nouveau. Dans ce cas nous reverrons Wagner, sans avoir un seul pas à faire.

J'aimerais tant, cher ami, partager avec vous ne serait-ce qu'un morceau de vie; qui sait ce qu'on pourrait bâtir sur de telles fondations?

D'ici là, restez bien disposé à mon égard et adressez à Madame votre épouse mes salutations les plus respectueuses.

Fidèlement

Vôtre
Dr Friedrich Nietzsche

à Franziska* et Elisabeth Nietzsche

Sorrente, le 24 décembre 1876

Meilleurs vœux à toutes deux, je vous souhaite tout ce que vous pourriez désirer et espérer. Je vais un peu mieux. Avez-vous reçu les photogr. ? Le paquet en provenance de Vienne dont vous me parlez dans votre lettre n'est toujours pas arrivé. J'apprends de Bâle que le poste de Gerlach⁴ n'est pas pourvu. Je paie ici 200 F de pension par mois. Sorrente semble faite pour qu'on y recouvre la santé. Je suis devenu beaucoup plus vigoureux; pas encore la moindre indisposition de l'estomac. Mais un jour par semaine, un puissant mal de tête; ça en reste là. Nous vous envoyons tous nos meilleurs vœux pour Noël et le Nouvel An.

F.N.

à Franziska et Elisabeth Nietzsche (carte postale)

Sorrente, le 8 janvier 1877

J'ai vraiment reçu les belles lettres de Nouvel An le jour même de la nouvelle année, en revenant d'une partie de campagne que nous avons faite ensemble et qui a duré toute la journée, avec un temps magnifique et une vue enchanteresse sur le golfe; nous sommes allés voir un des châteaux royaux. Je vais beaucoup mieux maintenant, une cure de 5 semaines continues avec douches nasales internes m'a apporté un soulagement; de



(Ed. Alinari) N.° 11632. SORRENTO - Panorama con la marina grande.

sorte qu'un catarrhe cérébral participe peut-être de tous mes maux. Je me soigne maintenant en prisant beaucoup. Tous mes remerciements pour le Benoni⁵. Que devient le paquet viennois ? Cordiales salutations de nous tous.

à Elisabeth Nietzsche à Naumbourg (carte postale)

Sorrente, le 20 janvier 1877

On ne se débarrasse pas tout d'un coup d'un mal qu'on traîne depuis des années ! De nouveau passé 2 jours au lit ; et après cela, encore des jours difficiles. — Merci beaucoup pour le Benoni et l'écrit de Reuter (honnête disposition, bonne tête, présentation abominable). Me réjouis de la visite du Dr Förster (nous n'aimons pas beaucoup ses frères). Merci beaucoup pour tes lettres, qui sont toutes arrivées. L'« École des éducateurs » (aussi appelée cloître moderne, *université libre*⁶) est dans l'air, qui sait ce qui en sortira ! Nous t'avons déjà, en pensée, nommée au comité directeur de toutes les affaires financières de notre établissement de 40 personnes. Il faut avant tout que tu apprennes l'italien !

à Franziska Nietzsche

Sorrente, le 27 janvier 1877

À l'avance mes meilleurs vœux, ma mère bien-aimée; formons ensemble le vœu que ta nouvelle année de vie soit davantage épargnée par la souffrance, la perte et les soucis que celle qui s'achève.

Je ne peux pas écrire de véritable lettre, cela m'affecte tant qu'il me faut ensuite toujours le payer pendant quelques jours (comme récemment, lorsque j'ai dû écrire enfin à cette pauvre Madame Ritschl⁷). Il y eut encore et encore des journées et des heures difficiles; mais je crois qu'au total, les choses avancent, simplement personne ne doit croire que ça peut aller bien d'un coup. Il fait maintenant un peu frais et il y a du vent. Il me semble que ma tête manque encore de sang; j'ai trop réfléchi ces 10 dernières années (ce qui, on le sait, affecte davantage que de simplement « trop travailler », bien que ce soit aussi mon cas).

Où peut donc en être la traduction franç. de mon écrit sur Wagner⁸? — On me fait actuellement la lecture de Lorenzo Benoni, tout le monde s'en réjouit.

Le Dr Rée a envoyé à Schmeitzner* son manuscrit « Sur l'origine des sentiments moraux ». — Brenner a écrit de jolies nouvelles, Mlle de Meysenbug travaille à un roman. — Il est possible que le prince von Lichtenberg se joigne à notre petite communauté. Plus tard viendront Seydlitz et sa femme, qui sont déjà annoncés; également quelques dames romaines.

Je vous apprendrai plus tard comment on fait le risotto, je le sais maintenant.

Enfin, tous mes remerciements pour ta longue lettre divertissante.

Ton Fritz

à Marie Baumgartner* à Lörrach (carte postale)

Sorrente, le 4 février 1877

Voici, vénérée Madame, quelques fleurs des champs de Sorrente. Nous vous adressons tous l'expression de notre vénération et de notre admiration, car ces derniers soirs nous avons lu, chaque fois avec un étonnement renouvelé, des passages de votre livre. Brenner est allé chercher les fleurs sur la rive rocheuse et Mlle v. Meysenbug les a arrangées.

à Reinhart von Seydlitz à Davos

Sorrente, mi-février 1877

Cher et bon ami, juste une question — outre mes remerciements les plus chaleureux pour votre lettre. Votre état de santé est-il assez bon et favorable pour vous permettre de prendre des dispositions pour le printemps ? Je l'espère et le souhaite de tout

mon cœur. Vous me trouveriez toujours à Sorrente. Mes deux amis et compagnons me quittent fin mars, et je reste seul ici avec Mlle de Meysenbug (qui présente ses hommages reconnaissants à votre honorable cercle).

Mes yeux vont plus mal, et ma tête ne va pas sensiblement mieux — donc, pour user d'une vieille tournure italienne (qu'employa pour la première fois un neveu du pape; les sbires venaient le conduire à la mort) : « *Va bene, pazienza!* »

Les journées sont exceptionnellement belles; règne ici un mélange d'air de la mer, de la forêt et de la montagne, et il y a beaucoup de chemins tranquilles dans la pénombre. Quelques plans nous passent à tous deux par la tête (à Mlle von Meysenbug et moi-même), et vous y apparaissez toujours.

Avant tout : quand on n'a pas de santé, on doit s'en procurer une. — Mais quand on l'a, maintes bonnes choses doivent se produire, n'est-ce pas ?

Fidèlement vôtre

Friedrich Nietzsche

à Reinhart von Seydlitz à Davos

Sorrente, villa Rubinacci
Fin février 1877

Cher ami,

Les déclarations réciproques de nos inclinations pleines

d'espoirs se sont croisées : j'en accepte le bon augure avec gratitude.

J'ai besoin de nouvelles telles que celles que vous me donnez, car mon état de santé était de nouveau mauvais ces derniers temps et a éveillé en moi le mauvais génie de l'impatience.

À Naples, j'ai consulté le professeur Schrön, excellent médecin, à l'Université; je le recommande pour la réputation dont il jouit et l'expérience que j'ai maintenant de lui. Mais on a encore le choix entre six autres médecins allemands. À Sorrente aussi, il y a un bon médecin germanophone. La faculté de médecine à Naples est partout respectée et forme des médecins compétents. Les étrangers commencent à affluer à Sorrente; mars passe même pour le mois de la plus grande affluence. Que le temps puisse être à la tempête ici, c'est ce dont nous n'avons effectivement fait l'expérience que ces derniers jours. De mars, on dit qu'il marque le début de la belle saison, mais cela n'exclut pas quelques jours venteux. Il y a tellement de bonnes promenades couvertes entre les jardins d'orangers qu'on s'y sent toujours à l'abri du vent, et qu'on ne voit qu'au mouvement violent des pins au-dessus de sa tête combien à l'extérieur la tempête fait rage. (Réalité et allégorie de la vie ici — vraies dans les deux cas).

Que je reste ici, que je vous attends, vous le savez déjà; Mlle von Meysenbug écrira elle-même, je crois que vous lui avez fait une très grande joie par votre lettre, mêlée à cet étonnement que j'ai ressenti moi aussi et qui interroge sans cesse : est-ce seulement possible? De tels êtres existent-ils? Et pourquoi nous offrent-ils cet amour? Le méritons-nous? (Je parle de moi et je

demande encore sérieusement, pour finir : n'allez-vous pas vous abuser ? Le ciel sait que vous trouverez un être très simple, qui n'a pas une haute opinion de lui-même).

Et maintenant, que plein de belles et douces choses adviennent au nouvel ami, comme le souhaite avec force

Friedrich Nietzsche

à Franziska et Elisabeth Nietzsche à Naumbourg (carte postale)

Sorrente, le 12 mars 1877

Depuis 3 semaines, un temps d'hiver ou une pluie incessante avec des vents forts. Le Vésuve recouvert d'une épaisse couche de neige. Le pauvre neveu Albrecht a été deux fois à Sorrente par mauvais temps : il a passé une soirée chez nous. Le Dr Rée et Brenner partent dans 2-3 semaines. Seydlitz, avec lequel je suis très lié d'amitié, arrive vers cette période avec sa femme. — Le vieux doyen est enterré à Bayreuth. Gersdorff* est entré dans la carrière diplomatique. Rohde se marie à la Pentecôte. La mère d'Overbeck est décédée. — Dans l'ensemble, je ne vais pas mieux, mais je nourris des espoirs pour la meilleure saison. Je t'envoie, à toi et à ma chère sœur, mes salutations reconnaissantes.